



LE GRAND ÉCHO

du Nord et du Pas-de-Calais

ABONNEMENTS	
ANNUEL	45 50
SEMESTRIEL	23 00
TRIMESTRIEL	12 00
QUINZAIN	6 00
JOURNAL	3 00
UN AN	10 00
UN MOIS	1 00
UN JOUR	7 00
UN AN	14 00

Les abonnements sont payés à l'avance.
L'ÉCHO, 84, rue de Valenciennes, Lille.
Imprimerie de M. L. LEBLANC, 1, place de la Bourse, à Lille.
Rég. Min. 100.000.

LA BRADERIE

Une vieille histoire, - 1850 et 1902. - De l'étymologie et des textes. - A travers les siècles.

Le lundi 1er septembre de l'année 1856, aux heures les plus matinales, la face couperosée par le vent frais, s'en venaient à Lille de bonnes gens des alentours. Il s'en venaient à la Braderie, les vieux certains d'y bien rire et de faire de profitables emplettes, les jeunes tout pleins des souvenirs de merveilles ignorées dont on leur avait parlé ...

Cela n'avait rien que de très naturel. Chaque année, à peu près à la même date, il arrivait ainsi vers la grand'ville des caravanes villageoises, des smalas entières de ruraux. Le malheur, c'est que cette année-là, ce lundi 1er septembre 1856, ils eurent beau, les champêtres, couper en diagonale la place d'Armes, contourner le Théâtre, descendre et remonter dans toute sa longueur la rue de Paris, point ils ne virent étalages ou rôtisseries accoutumés en pareille fête, point les joyeux compagnons des bacchanales flamandes. Ils n'aperçurent qu'une ville assez morose et noire qui sommeillait encore ... Ils s'étonnèrent de ce silence. Quelque chose apparemment était changé dans les us immémoriaux. Est-ce que, mal éveillés en dépit des nombreux kilomètres que la plupart sentaient peser à leurs déjà lourdes semelles, ils rêvaient, les yeux ouverts ? ...

Or, des Lillois enfin, poussèrent leurs volets, des portes s'entrebâillèrent, la vie recommença. Des habitants s'étaient endimanchés.

La stupéfaction redoubla. Rien ou quasi rien dans les rues. Pourtant, on chômaux usines et aux filatures, pourtant aussi, comme il arrive aux veilles des grandes solennités communales, M. l'Adjoint au maire avait uni des nœuds gordiens du mariage, combien de couples !

Et la *Braderie*? Absente ... Bernés dans leurs espoirs, paysans et citadins se montraient de mauvaise humeur. L'explication tardait à leur être fournie. Enfin, le soleil montait de l'horizon, quand un rentier, comme Archimède, sauta dans la rue en criant : Euréka ! Et de la main, il agitait un numéro de l'Écho du Nord. Il y lut à haute et intelligible voix : « Des doutes s'étant élevés sur l'époque précise de la fête populaire, dite *Braderie*, le maire de la ville de Lille, après avoir consulté les traditions, donne avis qu'elle aura lieu cette année le 8 septembre, deuxième lundi de la foire. Cette décision servira de règle pour les années suivantes. » ... Tout s'expliquait. Mais voilà ! la Mairie avait envoyé le communiqué le 31 août. Alors force était de le lire trop tard. Quant à ceux qui s'étaient en vain dérangés, si vous croyez qu'ils revinrent !

Et dire que, malgré l'arrêté, la même incertitude planait encore sur la date de la *Braderie* ! La même mystification faillit se répéter pour les suburbains. Cette fois, avant de se mettre en route, ils s'adressèrent à Louis Brun, notre très informé collaborateur, qui les renseigna. Il aurait pu leur conter cette anecdote pour leur

éviter une erreur.

Autant que sur le jour, on diffère sur l'étymologie et les origines du mot *braderie*. Selon les vocabulaires des patois usuels dans le Nord, le mot *brader* signifie gâter, au propre et au figuré. On brade une étoffe, si l'on n'en tire pas tout le parti possible ; on brade de l'argent, lorsqu'on le gaspille ; on brade un métier ou un commerce en travaillant ou en vendant à vil prix. Cette dernière signification s'appliquerait plus spécialement à la fête elle-même.

Mais les érudits ont trouvé mieux. Ça remonte très haut et très loin : avant le XII^e siècle. Philippe le Bel, disent les vieux manuscrits poudreux, accordait déjà un sauf-conduit, huit jours avant et huit jours après à ceux qui fréquentaient la « franche fête ». L'affluence des visiteurs qu'il fallait nourrir nécessita l'installation en plein vent de rôtisseurs et rôtisseuses, et l'on fit chère lie.

Tous les ans, ces cuisiniers improvisés virent croître leur nombre. Un texte de 1448 accorde à deux cabaretiers « congié et licence de faire leur braderie ou rôtisserie au devant de leur maison sur le grant cauchie » ... De ceux-là, l'autorisation s'étendit bientôt à n'importe quel commerçant. Les valets et les *méquennes* de grandes maisons s'en mêlèrent. Une excellente occasion s'offrait de mettre en vente à leur profit les vieilles hardes, les nippes, les *démises* qui encombraient le grenier.

Les villageois, très friands, achetaient les défroques pour retaper

leur garde-robe. D'où la physiologie du bric-à-brac que présente cette foire nocturne.

C'est peut-être là qu'il faut faire remonter les origines de la Braderie. Son aspect n'a pas changé sensiblement depuis des siècles. Voici comme la tenait de son père et comme la vit Desrousseaux :

*Ch' jour-la, Lille n'est qu'un grand marqué,
Car tous cheuss' qui ont des vieus'ries,
S' dépêchent à sin débarrasser;
Les pauv's, les riches,
Vind'tent des qu'miches,
Bonnets, gilliets, mantiaux,
cauche' et sorlets,
Capiaux, capotes,
Ecourcheux, bottes
Et pour mieux dire tous sé-
quois bien bradés .. ,
Les paysans sont les plus lestes
A fair' leurs approvision-
n'mints,
Quand i s'intind'nt crier chés
gins :
Vite à l' Braderie ! Au reste !!!
Les Lillo's ont l' goût du com-
merce,
Ch'est eun' sequoi qu' tout
monde sait bien;
Il arot biau pleuvoir à l'verse.
Qu' pou l' Braderie cha n' frot
presque rien.
J'ai vu des filles,
Vind' des guénilles*

*Qui, l' velle incor' etott'nt au
Mont-d'-Piété ;
Et ches sossottes
N'n acatez d's autes,
Puis, du même jour aller les rin-
gager ...
Au coin d'eun' ru', l' graignard
Modeste
In moutrant s'femme et ses in-
fants,
Criot d' bon cœur à les pas-
sants :
Vite à l'Braderie ! Au reste !!!
On fait des farce' à pouffer d'
rire.
Quant on rinconte un vrai paour
(paysan) :
In v'la un qui vient sans mot dire,
Un farceux va li dir' bonjour :
- Ch'est vous Nicole ?
Ah ! sus m' parole
Je n'pinsos point d' vous rin-
contrer, m'n ami.
D'un air tout bête,
Ch' pacoul le r'vette
Et l'aut' li dit : Nicol' quemin va-
ti ?
- Mais ... cha va intre l' ziste et l'
zeste,
(Répond ch' brave homme de
paysan)
On li donne un grand rinfon-
c'ment
Vite à l'Braderie ! Au reste !*

Sur le dos du distrait on écrivait au « blanc », autrement dit à la craie, le mot du jour : Vite à l'Braderie ! au reste ! d'où les laz-

zis. Et puis on achetait :
*Pour queq's sou' on a des défro-
ques
D'quoi s'fair' des drol's d'accou-
termints,
Ch'n'est point brillant, car ch'n est
qu'des loques,
Mais ch'est tout d'mem des dégui-
s'mints ;
Pour faire Prince,
On s' met in prince,
Ni pu ni moins qu'si ch'étot carne-
val ;
Des dintellières
S' mett'nt in bergères,
Et l'long de l' ville, i faissent, bac-
canal ...
Ch'est à qui fra l' pus drol' de ges-
te,
Avec sin costume à tissiaux ;
Ch'est à ch'ti qui crira l'pus haut :
Vite à l'Braderie ! Au reste !!!*

La chanson était d'actualité. Les mascarades, à travers les rues, existent toujours pareilles, pareil-les aussi les godailles et franches ripailles qui, au moins une fois l'an, justifient l'antique proverbe qu'on nous décochait :

*Lillois foireux
Gras comme un leu*

Le paysan berné avait là sa ven-geance.

LÉON BOCQUET.

BUREAUX
du
GRAND ÉCHO
Grande-Place, 8
LILLE
TÉLÉGRAPHE - TÉLÉPHONE

LE GRAND ÉCHO

du Nord et du Pas-de-Calais

ABONNEMENTS
LILLE : Trois mois 45.00
— Six mois 85.00
— Un an 160.00
PARIS & LA FLEUR : Trois mois 5.00
— Six mois 9.00
— Un an 18.00
LES ANNONCES SONT REÇUES
SEULEMENT DANS LES BUREAUX
ET DANS TOUTES LES AGENCES DE
PUBLI-CITÉ

Une vieille fête flamande, la braderie

Chaque année, le deuxième lundi de la foire ramène à Lille une fête de nuit d'un caractère absolument unique parmi les kermesses et les ducasses flamandes, où se perpétuent les traditions reculées.

C'est la *Braderie*, dont aucune ville du Nord ne peut offrir l'équivalent ni pour l'ancienneté, ni pour le pittoresque.

A tous ceux qui ont quelque connaissance des patois septentrionaux, l'étymologie du mot s'explique sans difficulté.

Brader, dans le langage courant, signifie « gâter », au propre et au figuré.

La Braderie, c'est la foire où l'on gaspille les marchandises, affirment les vendeurs, parce qu'on livre à vil prix ; l'argent, disent les acheteurs, parce qu'on y solde des « rossignols » et des fonds de magasin totalement dépourvus de valeur. Au fait, personne n'y perd, ni les vendeurs ni les acheteurs, et chacun s'y amuse.

Et on s'amuse à la Braderie depuis des siècles, et l'institution n'a pas l'air de vouloir tomber. C'est une des plus tenaces qui soient.

Les origines en sont lointaines et vénérables. S'il faut en croire les chroniqueurs, elles remonteraient au moins au XIII^e siècle.

Déjà sous Philippe le Bel, il y avait des règlements spéciaux pour faciliter l'accès de la « franche fête » aux étrangers qui s'y rendaient.

L'affluence du peuple qui fréquentait le marché pour un long temps détermina l'installation de rôtisseries en plein vent. Un texte de 1448 accorde à deux cabaretiers « congé et licence de faire leur braderie ou rôtisserie devant leur maison ». De ceux-ci l'autori-

sation s'étendit à n'importe quel commerçant. Les valets et les « méchennes », ou servantes de grande maison, s'en mêlèrent. C'était une excellente occasion qui s'offrait de se débarrasser à leur profit des vieilles hardes, des nippes, démisées qui encombraient les greniers.

Villageois et citadins étaient très friands de ces choses-là. Les Lillois se revêtaient d'oripeaux et accoutrements disparates et démodés, en manière d'arlequinade. Les ruraux, très amateurs de toilettes à leurs sens à peine surannées, profitaient du rabais pour retaper leur garde-robe. D'où la physionomie de friperie et de bric-à-brac que présentait primitivement cette foire nocturne.

Une légère évolution s'est produite de ce côté. Les domestiques ne vendent plus guère sur la porte de leurs maîtres le pantalon à sous-pieds, le chapeau cabriolet ou le vertugadin des élégances désuètes.

Mais les petits commerces et marchands des quatre-saisons qui les ont remplacés s'en donnent à cœur joie, au cri fréquent et traditionnel de : « A la Braderie, au reste ! Trois quarts d'hasard, venez voir, c'est la foire ! »

Dès la veille, au matin, les *bradeux* ont pris possession du sol des trottoirs qu'ils s'étaient fait désigner longtemps à l'avance par un tracé à la craie.

Celui-ci installe ses tréteaux et ses planches, celui-la amène sa baladeuse, cet autre tend un simple cordon attache à deux piquets-fiches en terre et sur cette corde, il dresse un simple étal de hardes et de menus objets.

Les rues de la Gare, de Paris, la

Grande-Place, la rue Nationale, les allées du boulevard des Écoles sont l'emplacement préféré du marché.

Minuit, c'est l'heure officielle de l'ouverture, mais la fête n'entre en pleine effervescence qu'à partir de trois heures du matin. En attendant, nombre de marchands et marchandes, allongés sur des caisses, des ballots, dorment à la belle étoile, dans leur boutique improvisée.

Cependant, tous les trains de la nuit déversent en ville des caravanes entières de ruraux. Et tout ce monde se met à circuler dans l'air fraîchissant du matin, autour des vendeurs de victuailles, saucissons, cervelas, petits pains fourrés, qui suffisent à peine à la besogne.

Manger ne va pas sans boire. C'est le commencement de la franche ripaille, de la kermesse effrénée qui rappelle les Joardens et les Rubens ou les pages truculentes d'Émile Verhaeren.

Cette Braderie-là de foule en ribaude, bariolée, carnavalesque, prétexte à bousculades, à gaudrioles, à godaillies, à facéties, à quolibets dont sont victimes les campagnards, n'a rien perdu de son air de saturnale.

Elle a eu ses poètes et ses peintres. Desrousseaux, une gloire patoisante locale, en a fait une chanson. Plus haut, Louis Watteau composa du spectacle une œuvre peut-être médiocre d'exécution, mais d'appréciable mérite archéologique, puisqu'il y retraça fidèle les scènes diverses, les costumes et les drôleries d'une coutume régionale qui, sur la mort de tant d'anciennes choses, s'obstine à vivre.

LEON BOCQUET.



LE GRAND ÉCHO

du Nord et du Pas-de-Calais

ABONNEMENTS	
1 AN	100 fr.
6 MOIS	55 fr.
3 MOIS	30 fr.
15 JOURS	10 fr.
LES ANNONCES SONT REÇUES MONTREUIL QUAI DES ANNONCES AU 100 ^e RUE DE LA VILLE DE MONTREUIL.	

Une fête populaire : la braderie

Les Lillois sont gens de tradition. S'il faut en croire les parchemins poudreux et les historiens qui font remonter au XIII^e siècle les origines de la Braderie, il y a sept cents ans et plus que cette fête est célébrée dans la capitale des Flandres et y attire un concours de peuple considérable.

C'est tout juste si le mauvais temps, qui est le plus désagréable empêcheur de danser en rond, est capable parfois de ralentir l'enthousiasme bruyant et remuant du public qui se presse dans les rues.

Alors que tant de choses anciennes sont irrémédiablement déchues, il n'apparaît pas que la Braderie, quoi qu'en puissent penser les personnes difficiles et ceux qui trouvent que tout était mieux dans le passé, soit le moins du monde en décadence. Dès le dimanche soir, la ville s'emplit d'une vaste rumeur de saturnale, bien propre à déridier les plus moroses.

L'aspect général de ces réjouissances populaires est des plus pittoresques. J'imagine qu'il ne diffère pas sensiblement de ce que nos aïeux et les plus reculés de nos ancêtres purent voir, à pareille époque de chaque année. A peine le décor s'est-il un peu modifié. Si l'on s'en rapporte à Desrousseaux, qui a trouvé dans ce spectacle le motif d'une de ses pasquilles les plus savoureuses, la physionomie de Lille était au temps de sa jeunesse et au temps de la jeunesse de son grand-père, à peu près ce qu'elle est aujourd'hui. Il a écrit :

Ch' jour-là, Lille n'est qu'un grand marqué,

Car tous cheuss' qui ont des vieu-s'ries

S' dépêchent é sin débarrasser.

Les pauv's, les riches.

Vind'tent des qu'miches

Bonnets, gilliets. mintiaux, cauches et sorlets,

Capiaux, capotes.

Ecourcheux, bottes

Et pour mieux dire tous séquois bien bradés ...

Les paysans sont les plus lestes

A faire leurs approvisionn'mints.

Quand i s'intied'nt crier chés gin

Vite à l' Braderie ! Au reste ! !

Avant le chansonnier, bien avant, Louis Watteau, qui n'avait pas, il s'en faut, le talent de son parent Antoine, a dépeint dans une toile qu'on peut voir encore au Musée de Lille, les particularités joyeuses de la fête. Il a tracé la population affairée, l'encombrement de la vente, les bonnes farces jouées aux paysannes qu'on renversait, gaulesment, les unes sur les autres, parmi leurs paniers et leurs emplettes. Il y a montré, en des détails parfois savoureux et piquants, le bariolage des acheteurs et les tire-laine opérant leurs tours de subtilités.

Aujourd'hui les voleurs à la tire ont fait place aux modernes pickpockets et ce n'est certes pas la meilleure évolution de la Braderie. Mais, aujourd'hui comme jadis, ce sont les campagnards, les « paours », comme les nomme un peu trop dédaigneusement Desrousseaux, qui font encore les frais des exploits des voleurs. Et tandis qu'ils écoutent ébahis les boniments des camelots et des

charlatans, tandis qu'ils regardent peser avec précaution les orvietans et les poudres de perlimpinpin, les mains expertes explorent leurs « profondes » et les goussets de leurs gilets antiques.

Et, malgré les mésaventures annuelles qui surviennent à quelques-uns des leurs, les villageois constituent, comme naguère, l'élément principal de la Braderie. Ils en sont, on dirait presque, la joie et la raison d'être. Nous leur devons, certes, reconnaissance d'être obstinément fidèles à nos vieilles coutumes.

Autrefois, ils quittaient, par bandes, les toits rustiques et s'en venaient en caravanes par les grandes routes au clair de lune. Les plus fortunés se faisaient carrosser dans les lourds chars de ferme. Maintenant, on prend aux gares les plus proches les trains de nuit et on arrive ainsi plus vite et mieux dispos sur la Grand'Place pour ce marché dont, aux veillées, on parle un an avant, un an après. Car si la Braderie n'existait pas il faudrait l'inventer pour le plaisir de tant de braves ruraux qu'elle nous amène.

Et c'est en partie pour eux qu'elle a lieu. C'est parce qu'ils passent des heures fraîches à la belle étoile qu'on voit s'installer, au coin des rues, les vendeurs de « petit noir ». Un sous la tasse, le café ! Deux sous la jatte, avec le petit verre, s'il vous plaît. Et ça tient chaud à l'estomac.

Les petits réchauds ne chôment pas et, jusqu'au lever du soleil, les curieux des choses populaires ont la satisfaction de voir déguster au pied levé jatte après jatte et d'en-

tendre au milieu du tohu-bohu le léger bruit sourd des moulins occupés à moudre des cafés qui ne sont pas toujours venus de Jamaïque.

Pour les paysans encore, ces déballages extraordinaires, ces soldes, ces fonds de magasins, ces robes de l'autre-saison, ces casquettes aux formes un peu périmées et ce capharnaüm d'objets qui débordent les trottoirs et les éventaires.

Ils ne se trompent pas toujours

sur la valeur réelle de ces « rossignols », mais s'il leur plaît de « faire une occasion », il ne leur est pas indifférent non plus d'emporter en manière de souvenir quelque défroque démodée ou un objet dont ils n'auront usage : une jupe à crinoline ou un parapluie en cotonnade. Et chacun trouve son compte à la fête : ceux-ci des choses drôles ou bon marché, ceux-là l'avantage de se débarrasser des « démisés » et autres inutilités et de se livrer encore, dans

une grande débauche de gestes et d'appels, à leur passion favorite ... Car, comme dit encore Desrousseaux :

*Les Lillo's ont l'goût du commerce,
Ch'est eun'sequoi qu'tout l'monde
sait bien;
I arot biau pleuvoir à l'verse
Qu'pou l'Brad'rie cha n'frot presque rien.*

LEON BOCQUET.